

# Même pas mort

## Correspondances

### Le blog livres de Marine Landrot

Quiconque a vu le film [Dans ma peau](#) de Marina de Van, ne peut plus voir d'objet pointu sur son bureau, sans penser à ces scènes traumatisantes où l'héroïne se lacère les cuisses à coups de cutters, ciseaux, trombones, sur son lieu de travail...

Quiconque lira *Passer la nuit* que la même Marina de Van vient de publier aux éditions Allia, ne pourra plus bouger un membre sans penser à l'absurdité de ses craquements d'os, de la chaleur de son épiderme, du tiraillement des petites peaux sur ses lèvres, du cheminement de l'air dans ses poumons.

Marina De Van a l'art de l'infiltration. Son mode d'expression est l'intraveineuse, il faut savoir que croiser le chemin de ses œuvres intransigeantes fait mal, au delà de l'imaginable. Le corps a toujours été la grande affaire de cette artiste à vif, poussant à son extrême l'adage yogique selon lequel il faut habiter sa carcasse, être à l'écoute de son organisme, réconcilier l'intérieur et l'extérieur.

Asphyxiant de vérité, son roman est lui-même un corps alangui, blafard, aux aguets, tatoué par les aiguilles de la montre. Il est 14h13, 9h30, 15h41, 21h53, et la narratrice s'étonne que l'oxygène entre toujours dans ses narines. En dépression noire, elle reçoit toutes les molécules du vide qui l'entoure, comme des obus qui la déchiquètent. Chaque nouvelle journée la reconstitue, pour la livrer toute fraîche à la douleur d'être en vie. Marina de Van chante avec une froide minutie la ritournelle de l'éternel recommencement, ce cruel goutte à goutte qui perle dans les veines, quand on voudrait que tout s'arrête.

*« C'est comme un bruit épais qui coule en moi, sans espace et sans écho. J'y suis engorgée. Mon souffle se dilate sans circuler, il pèse. La douleur me ravit tout. Elle ne se distingue pas de la sensation de joie qui m'a saisie, tant elle est rapide. Elle paraît battre le rappel d'une perte attachée à toute joie. Je ne comprends pas cet enchevêtrement. Quelle joie aurais pu connaître et perdre, qui m'aurait injecté cette expérience aiguë de la mélancolie ? Je ne l'ai jamais eue, et je ne crois pas l'avoir rêvée. C'est une évidence et je n'y comprends rien. Je sens une fissure, j'y suis arrêtée ; la douleur est pure, et tout est saccagé. »*

Le clown-danseur chorégraphe Simon Tanguy connaît-il l'œuvre au scalpel de Marina de Van ? Second prix au concours *Danse Elargie*, organisé par le Théâtre de la ville et le Musée de la danse de Rennes, son spectacle *Japan* est une éblouissante danse macabre, sur les trajectoires du souffle, dans le corps, dans les mots, dans le cerveau. *« En octobre 2010, j'ai eu des montées d'angoisse sur la mort. Comme les angoisses d'adolescents. Des moments assez intenses sur le suicide, l'appât du vide, l'oubli de respirer. Au lieu d'éviter d'y penser pendant la création, j'ai décidé d'y plonger. »*

Seul en scène dans son costard blanc comme un croquemort en habits de noces, il se contorsionne, soliloque, se fige, se gifle, gracieux feu follet défiant la mort. Dans l'œuvre de Marina de Van comme chez Simon Tanguy, le corps supplie et se plie. Au bord de l'extinction, mais toujours éclatant de vie.

**Marine Landrot**

Le 30 septembre 2011 à 15h08 - Mis à jour le 30 septembre 2011 à 17h22